

Gildas de Gaetan

L'appel fatal

Gildas de Gaétan, assis dans son confortable fauteuil Ministre de cuir fauve, fume son havane en contemplant le magnifique parc au milieu duquel trône la romaine fontaine de marbre au profond bassin. Près du bassin, dans l'attente sans doute d'être ornée de fleurs, est posée une superbe amphore de terre cuite. Mariette, vaque à ses occupations sur la terrasse de la princière villa. Il la regarde lustrer la table de marbre blanc aux fauteuils et banc assortis. Elle dépose en son centre un rutilant kumquat nain aux petits fruits de couleur orange pendant sur les branches à la manière de boucles d'oreilles. Il trouve qu'il a de la chance d'être tombé sur une perle aussi rare qui prend les affaires du ménage vraiment à coeur.

C'est un homme grand, sportivement vêtu, le teint mat, le crâne bien garni, les ongles soignés, âgé d'une cinquantaine d'années mais n'en paraissant que quarante. Tout le monde reconnaît la forte personnalité et la fermeté de ce milliardaire, au travail depuis l'âge de vingt ans, arrivé au sommet de la hiérarchie industrielle à la force des poignets. Généreux avec son personnel, il sait distinguer les gens de valeur des coquins. Il est aimé par tous ceux qui le connaissent bien.

Ce jour, de l'an 1998, samedi 20 juin on dirait qu'il attend quelqu'un. Son oeil noir et vif, ne quitte pas l'horloge solaire fixée au mur face à lui.

On frappe à la porte de son bureau.

« — Entrez !

Sa secrétaire apparaît.

— Monsieur Léonce Martial vient d'arriver.

— Merci Mademoiselle Gwladys, faites-le entrer.

Petite moustache, cheveux grisonnants, coiffure lissée, pantalon et chemise blancs, col ouvert et petit foulard bleu marine à pois blancs autour du cou, blazer bleu-roi, un homme d'une quarantaine d'années se dirige vers le bureau d'un pas décidé. Il se campe face à de Gaétan.

— Que se passe-t-il ? Quelles raisons vous ont poussé à me convoquer ?

— Laissez-moi d'abord vous regarder.

— Faites ! je vous en prie.

— Je croyais voir en vous un ami, et je me suis lourdement fourvoyé si j'en crois ce que l'on me raconte.

— Que peut-on vous raconter ?

— Que vous faites à ma femme une cour assidue.

— Que quoi ?

— Que vous faites à ma femme une cour très serrée.

— C'est encore ce Jean-marc Donforo... cet ivrogne.

— Non ! vous faites erreur. Donforo ne m'a absolument rien dit, il n'est que mon comptable. Mais je vois le changement de ma femme, sa façon de rire, de tout tourner à la plaisanterie à chaque fois que vous vous rencontrez...

— Votre femme est une coquette comme toutes les femmes, et elle est flattée, si elle sent qu'un homme s'intéresse à elle. Elle agit de même avec Jean-Michel Grog et Georges Vaem.

— Je m'en suis aperçu. Mais vous, vous essayez de la troubler, par le regard, par l'humour. Vous voulez la séduire en l'égayant, en transformant des moments sérieux en distraction. Puis, vous redevenez grave. Vous connaissez la tactique et chacun sait que vous trompez votre femme, que vous en êtes à votre dixième ou onzième aventure. C'est vrai que vous changez souvent parce qu'en fait au bout d'un certain temps, vos conquêtes trompées par l'apparence, découvrant le fond vous laissent tomber. Puis vous recommencez, vous repartez en chasse, mais vous revenez toujours bredouille. Vous avez une femme pourtant très aimable avec vous, et si indulgente. Elle connaît toutes vos fredaines et vous pardonne toujours.

— Ma parole, vous êtes jaloux.

— De vous ? Non ! Ce serait vous faire trop d'honneur. Je peux être séducteur moi aussi. Mais cela ne m'intéresse pas. Et si ma femme, maintenant vous choisissait, c'est qu'au fond d'elle même, elle serait comme vous, et qu'elle cacherait bien son jeu. Je plains une femme comme la vôtre. Elle aurait mérité quelqu'un de mieux que vous. Mais vous jouez bien la comédie. Celle de l'homme aimable, toujours souriant, enjoué avec les amis et les étrangers oui, quand vous voulez conquérir. Mais dans le fond, exigeant, autoritaire, capricieux quelque peu paresseux, volage, instable, possessif jouant au petit garçon fragile se plaignant d'avoir toujours mal ici ou là, avec la famille, les enfants, votre femme.

— Vous êtes dur mais vous avez raison et je me flatte d'essayer en effet de tomber toutes les femmes, en jouant au petit garçon fragile, pour toucher leur fibre maternelle, et ma volonté de puissance s'assouvit de la sorte. Elles sont sottes, qu'y puis-je ? C'est une façon de me venger de l'omnipotence maternelle et je jouirais profondément si je séduisais une femme mariée, si je séparais un couple, car je réaliserais ainsi ce dont j'avais toujours rêvé étant gamin : séparer mes parents, prendre sa femme à mon père. Une femme libre ne m'intéresse pas. Je n'aime que les aventures. Je ne suis pas un romantique. Je n'ai pas envie d'un grand amour. J'aime ma femme à ma façon, je ne veux pas en changer, elle est parfaite, elle me coucoune, elle m'aime et moi, je n'aime que moi mais je ne voudrais pas qu'un autre touche à ma femme. Me coucouner, c'est la manière dont ma mère m'a aimé, et j'ai trouvé une femme-mère en quelque sorte puisque je suis un homme-enfant.

— Belle tirade en vérité allez donc exercer votre pouvoir de séduction ailleurs que sur ma femme.

— Je n'exerce pas mon pouvoir sur votre femme ! elle n'est pas du tout mon genre et vous devriez chercher dans une autre direction. Et vous commencez sérieusement à m'échauffer les oreilles.

— Vous jouez au Don Juan, et c'est moi qui vous échauffe les oreilles ! vous ne manquez pas d'estomac.

— Allez ! je m'en vais, sinon je crois que je vais vous casser la figure.

Léonce Martial vocifère quelques insanités et sort en claquant la porte.

Il est 4 heures de l'après midi

La Promenade des Anglais grouille de monde. La fête de la musique se prépare. La rue Massena craque sous la poussée humaine.

L'animation bat son plein au club du « Pom-Pom ». Les uns jouent au bridge, les autres bavardent sur les équipes du Mondial et certaines de leurs violences. Quelques uns, silencieux, perchés sur les tabourets du bar, dégustent ici le pastis marseillais, là le punch spécial club.

Aline de Gaétan, rit à gorge déployée en écoutant Léonce Martial lui raconter des blagues plus ou moins grivoises avec beaucoup de vulgarité. Des curieux se rapprochent et Léonce Martial roule des mécaniques. Mais les curieux vite édifiés sur la qualité du personnage, se retirent assez rapidement.

La soirée se poursuit comme à l'accoutumée, les membres du club achèvent leurs activités ludiques, tandis que les garçons s'affairent. Ils arrangent les tables, les préparent pour le dîner.

L'orchestre fait son entrée, les musiciens accordent leurs instruments, ajustent les pupitres, les femmes de ménage lustrent la piste de danse. La nuit est maintenant tombée, la grande foule a déserté la Promenade et la rue Massena. La lune joue avec les vagues qui lèchent fidèlement les rochers. Mis à part les membres du club, chacun peu à peu, rejoint ses pénates.

La Terrasse des de Gaétan est éclairée. Les grands lampadaires se reflètent dans la splendide Fontaine... Il est 22 heures trente... Le téléphone retentit...

La Villa « Oasis »

L'entrée de la « Villa Oasis » connaît ce matin du 21 Juin 1998 à neuf heures trente une effervescence inhabituelle. Une voiture de Police stationne. Des gens vont et viennent, entrent et sortent, des brancardiers transportent sur une civière un corps recouvert d'un drap blanc et le glissent dans l'ambulance. Sur la terrasse, autour de la Fontaine, Mariette pleure à gros sanglots sur le coeur de Mademoiselle Gwladys. Aline de Gaétan, accompagnée d'un policier, contemple les débris de l'amphore et d'une bouteille de bière joncher le tour du bassin comme s'il y avait eu bagarre.

Monsieur et Madame de Gaétan Père et Mère, attérés, accompagnés de leur petit fils arrivent à l'instant sur les lieux. Il est dix heures du matin.

— « Où est mon fils ? demande à sa belle fille la dame de quatre vingts ans, l'air digne mais la voix tremblante.

— A la morgue Madame, répond poliment le policier ne voyant venir aucune réponse de la part de la jeune Aline de Gaétan.

— Pensez-vous que nous puissions aller le voir mon mari et moi ?

— Sans problème. Venez ! je vais vous indiquer la marche à suivre. »

Le regard échangé entre les deux femmes, en dit long sur leur relation.

Tandis que les deux malheureux parents suivent le policier avec leur petit fils transformé en automate, un cabriolet 306 peugeot rouge lucifer se range face au perron en faisant crisser le gravier. Une jeune femme brune aux

cheveux longs bouclés en descend, ferme la portière lentement. Songeuse, elle se dirige vers le grand escalier. Elle est suivie par un homme d'une quarantaine d'années. Il regarde ce corps mince, élégant et gracieux, onduler dans sa soyeuse et rouge combinaison Together et se demande comment une telle femme plutôt qu'actrice, peut avoir choisi de devenir inspecteur dans la brigade criminelle. En plus, elle ne se défend pas mal du tout cette Romy pense-t-il admiratif !

— « Alors Robin vous rêvez ?

— Oui à vous. Non ! Je vous suis inspecteur, je vous suis. »

Il la rattrape et marche à ses côtés. Ils arrivent ainsi sur la terrasse, lui, légèrement plus petit qu'elle, souriant, sympathique et charmeur, elle, scrutant, l'assistance du haut de ses un mètre soixante cinq, sérieuse, observatrice belle et séduisante dans son port de reine. Elle s'adresse à l'un des policiers qui la salue avec beaucoup de déférence.

— « Bonjour madame l'inspecteur. Vous êtes déjà là comme d'habitude ! On peut dire que vous ne chômez pas ! Que puis-je faire pour vous ?

— Qui a trouvé le corps ?

— C'est la bonne, à neuf heures ce matin.

— Où est-elle ? je voudrais lui poser quelques questions.

— Vous voyez cette grande femme un peu sèche, face à nous de l'autre côté de la fontaine ? elle ressemble à un...

— Oui j'ai compris, c'est elle.

— Non ! erreur, c'est l'autre. Elle sanglote comme un gros bébé qui...

— D'accord, d'accord ! n'épiloguez pas je connais votre esprit mais malheureusement il vole parfois un peu trop au ras des pâquerettes.

L'inspecteur Romy accompagnée de son assistant Robin, rejoint les deux femmes.

— Bonjour, Mademoiselle.

La soubrette lève la tête et ses yeux ronds bouffis de larmes regardent l'inspecteur Romy

— Bonjour Madame !

— Je suis l'inspecteur Romy de la brigade criminelle et vous comment vous appelez-vous ?

— Pardon. Bonjour Madame l'inspecteur de la brigade criminelle ajoute en se levant la jeune servante intimidée. Je m'appelle Mariette.

— Y-a-t-il un coin tranquille où je pourrais vous poser quelques questions ?

— Dans le grand salon si vous voulez.

Ensemble, elles gagnent le lieu-dit.

— Que voulez-vous savoir Madame l'inspecteur de la brigade criminelle ? dit la servante en se mouchant.

— Racontez-moi votre matinée.

— Voilà ! je me suis levée ce matin à 8 heures comme tous les jours, je me suis lavée parce que voyez-vous il faut que je me débarbouille avant mon petit déjeuner, sinon...

— D'accord ! passons tous ces détails s'il vous plaît et venons-en aux faits.

— Comme vous voulez... Alors où en étais-je ? ah oui... donc je me suis lavée et puis je suis allée prendre mon café au lait dans la cuisine, avec des croissants, parce qu'il faut vous dire que Monsieur voulait que je mange des croissants comme tout le monde. Il était gentil Monsieur !

— On ne peut pas en dire autant de Madame !

— On dit pourtant qu'il avait de nombreux ennemis à cause de sa forte personnalité...

— Des jaloux oui ! des envieux ! il était ferme il aimait les gens qui travaillent et il ne se laissait pas prendre aux combines des tricheurs et des coquins. Quant aux employés, c'est très simple monsieur n'aimait pas les tire-au-flanc alors... Mais quand on était sérieux, travailleur, il était très généreux. Il avait travaillé lui-même durement

vous savez pour en arriver là. C'est parce qu'il était ferme avec lui-même qu'il l'était avec ses employés.

— Et Madame ? vous ne l'aimez pas trop n'est-ce-pas ?

— Ah ! celle-là comme paresseuse on ne fait pas mieux. C'est une enfant gâtée. Elle était la faiblesse de Monsieur. Il céda à tous ses caprices. Non mais rendez-vous compte qu'elle passait toutes ses journées ici à jouer au golf et là à jouer au bridge, vous connaissez la chanson de Jacques Brel « Madame Promène son chien... » c'est la même chose. Elle dépensait allègrement l'argent que Monsieur gagnait péniblement. Et je la soupçonne de...

— Vous la soupçonnez de quoi ?

— Je crois que je parle trop moi !

— Si vous savez quelque chose vous êtes tenue de le dire.

— C'est moi qui ai découvert le corps de Monsieur ce matin à neuf heures, là dans le bassin, noyé.

— Vous avez prévenu la police ?

— Non ! j'ai poussé un cri, je tournais en rond, j'appelais, mais personne ne répondait, alors j'ai couru et j'ai monté quatre à quatre les escaliers jusqu'à la chambre de Madame, j'ai tapé à sa porte, et je lui ai hurlé que Monsieur était mort. Le temps de passer un peignoir et elle était en bas. C'est elle qui a aussitôt prévenu la police et...

— Et ?... reprend l'inspecteur Romy.

— Et, et... vous croyez que c'est facile, vous, de dire des choses ?

— Allons Mariette, de vous dépend notre enquête.

— Mais pourquoi la criminelle ? Monsieur est mort dans sa fontaine non ? Il a du avoir un malaise et il est tombé. C'est Madame qui l'a dit aux policiers ce matin

— Mariette ! au nom de la sympathie que vous portiez à Monsieur de Gaétan, dites-moi ce que vous savez !

— Bon ! hé bé, après avoir contacté la police, elle a envoyé un fax.

— Savez-vous à qui et à quelle heure ?